Ami du Clergé du 20 juillet 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sujets de circonstance. — *Oraison funèbre de Mgr Lamy, évêque de Langres,* par Mgr Gonon, évêque de Moulins, 433.
Instructions du dimanche. — XLV. *Transfiguration :* Transfiguration et Passion, 436. — XLVI. *Assomption :* Histoire, dogme, pratique, 437.
Courtes instructions sur la Morale. — XVIII. Le 1er commandement : L'adoration, 439.
Pour la fête de S. Roch. — Sur le travail chrétien, 440.
Pour la fête de S. Jean Eudes. — S. Jean Eudes et la dévotion aux Sacrés Cœurs, 442.
Instructions à des jeunes filles *sur les caractères de la vraie piété.* — IV. La vraie piété doit être conquérante, 444.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Blériot a traversé la Manche sous la protection de la Sainte Vierge, 448.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Oraison funèbre de S. Exc. Monseigneur Firmin Lamy, Evêque de Langres [1]

Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.

En vérité je vous le dis : Si le grain de froment tombant en terre n'y meurt pas, il reste seul ; s'il y tombe et y meurt, il porte beaucoup de fruit. (S. Jean, XII, 24-25).

Eminence, Excellences,
Messeigneurs, Mes frères,

Au soir du dimanche 4 juin dernier, après avoir, durant cinq jours d'un magnifique congrès eucharistique, exalté le Saint-Sacrement en termes d'une éloquence singulièrement prenante, parce que toute de foi intense, d'amour ardent, Mgr Lamy, votre Evêque, assistait à la représentation d'un poème évangélique, commentaire du texte que je viens de citer. Il demeurait silencieux, recueilli, écoutant songeur chanter ces strophes étranges :

« O Mort, je te bénis !
Oui, pour toutes les morts, ô Mort, je te bénis !
Car la vie en jaillit en des dons infinis.
O Mort, je te bénis !
Pour ce demain sacré, jour de la mort suprême,
Où rien ne sera plus de moi-même en moi-même [2]. »

Se doutait-il qu'il était à la veille de ce « demain sacré » ? En sa méditation, était-il saisi d'un mystérieux pressentiment ? Avait-il l'intuition de ce qui l'attendait ? Le divin Maître ne nous permet pas de le supposer : « Vous ne savez ni le jour, ni l'heure », a-t-il dit (Mat., xxv, 13).

Quoi qu'il en soit, prenant congé de nous, le lundi matin, en nous disant qu'il avait été pleinement heureux, — le soir même, il était tragiquement jeté dans son éternité.

En quelle stupeur, en quelle douleur nous plongea cet événement terrible, dont nous demeurons profondément meurtris ! Au milieu de nos larmes, et malgré nous, les *pourquoi* se pressaient en notre esprit.

A l'heure où les ouvriers apostoliques se raréfient, pourquoi cet évêque, jeune, cultivé, pieux, zélé, plein d'avenir, est-il brusquement arrêté avant d'avoir atteint neuf mois d'épiscopat ?

En un diocèse où, depuis trop longtemps, la Providence n'a pas permis aux pontifes qui s'y sont succédé, de voir se lever la moisson qu'ils avaient si vigoureusement semée, pourquoi à celui-ci, dont la route à parcourir paraissait s'ouvrir large et longue, a-t-elle à peine laissé le temps d'ébaucher son œuvre ?

Alors qu'il y a tant d'hommes méchants, dangereux, qui secouent le monde, l'ébranlent, et semblent triompher toujours, pourquoi un être de bonté rayonnante, capable d'édifier ses frères et de les faire monter, est-il arrêté au début de sa course ?

Vaines questions !

En son charmant volume des *Chants Liturgiques*, notre cher défunt met sur les lèvres du Christ ces paroles que saint Paul aurait pu contresigner ; elles nous invitent à adorer muettement le mystère :

« Mon Fils, rappelle-toi qu'un disciple fidèle
A ma volonté sainte immole son plaisir,
Et ne s'étonne point quand j'éprouve son zèle.

Détaché de ce monde, il faut te dessaisir
De toi-même, et porter la croix que je t'impose,
Laissant à mon amour le soin de la choisir.

De mes décisions seul je connais la cause ;
Parfois je la révèle et plus souvent la tais.
Le jardinier doit-il des comptes à la rose ? [3] »

O mon Dieu ! nous fermons les yeux et nous disons *fiat !* Nous savons bien que vous ne nous devez aucun compte, que nous vous les devons tous. Aussi, afin de n'être pas exposés à vous rendre celui d'avoir négligé de profiter d'un bel exemple, laissez-nous méditer, avant l'inexorable oubli, ce que vous avez mis vous-même dans l'âme de votre serviteur. En y trouvant des *leçons*, nous y puiserons des *consolations*.

I

Les leçons, elles semblent toutes résumées en la correspondance que l'âme du Pontife que nous pleurons a apportée à la bénédiction, largement reçue par lui, que le Prophète annonce comme ayant été répandue sur Jérusalem et la maison de David : « *Et effundam super domum David et super habitatores Jerusalem spiritum gratiæ et precum :* un esprit de grâce et de prières. » (Zach., XII, 10).

[1] Prononcée à la Cathédrale de Langres, le 8 juillet 1939, par S. Exc. Monseigneur GONON, Evêque de Moulins. — Né en 1888, Mgr Lamy avait été nommé Evêque de Langres le 27 juillet 1938 ; sacré à Moulins le 21 septembre, il se hâtait, alerté par les bruits de guerre, d'arriver avec sa mère dans sa ville épiscopale dès le 28. Le lundi 5 juin, la mère et le fils mouraient à un quart d'heure d'intervalle, dans une clinique de Dijon, des suites d'un accident d'automobile inexpliqué.

[2] La *Légende du Grain de blé* (Cantique de l'Hostie).

[3] F. Lamy, *Chants Liturgiques*, p. 52.

Rien n'échappe aux prévisions divines dans l'économie de la création. La Providence qui prédestine les êtres les adapte miséricordieusement à leur destin. S'ils lui sont dociles, ils suivent aisément une voie où tout est prévu, préparé, mis à leur portée afin qu'ils s'y dilatent, s'y épanouissent, y réalisent la somme de vie qui fera leur perfection.

Firmin Lamy fut créé pour le sacerdoce, pour le plein sacerdoce. En ses puissances d'âme furent donc disposées des aptitudes, des tendances, voire des besoins, en harmonie avec cette fin magnifique. Or, qu'est-ce qui fait essentiellement le prêtre, sinon son « esprit de grâce et de prières », disons plus nettement, son union à Dieu ? De lui, saint Paul écrit que, « pris parmi les hommes, il est établi pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu » ; il l'appelle, par antonomase : « l'homme de Dieu ».

L'étymologie du mot « sacerdoce » nous précise, d'ailleurs, ses fonctions : *sacra dans*, donneur de sacré, semeur de divin. On ne donne que ce que l'on possède ; il est bien évident que pour communiquer Dieu, il faut en être rempli.

Au vrai, il n'y a, il ne peut y avoir qu'un prêtre, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; tous les autres ne le sont qu'en lui ; lui, l'est en eux et par eux. Or, il a soin de mettre en relief l'union parfaite, profonde, de son âme humaine avec son Père : « Je ne suis jamais seul, mon Père est toujours avec moi » ; et cette présence divine en lui était si absolument envahissante, qu'il ajoutait : « Mon Père vivant en moi, accomplit toutes mes œuvres. *Pater in me manens, Ipse facit opera* ». (Jo., XIV, 10).

Aussi bien, quand il forme ses apôtres, il insiste sur le soin qu'ils devront prendre à ne pas se séparer de lui, bien plutôt à renforcer les liens qu'il crée entre lui et eux par son amour : « *Manete in dilectione mea.* Demeurez avec moi. Moi en vous, vous en moi. Je suis le cep, vous, les branches ; si l'une de celles-ci se sépare de celui-là, elle se desséchera et restera inféconde ». (Jo., XV, 9 et s.). Et dans la dernière prière qu'il adressa à son Père pour ses futurs prêtres, il formule cette ineffable demande : « O mon Père, que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que moi-même je sois en eux ! Qu'ils soient un, comme toi, mon Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi, ils soient un en nous ». (Jo., XVII, 21).

Un prêtre est prêtre dans la mesure de sa vie d'oraison, dans la proportion où il a acquis l'habitude de ce mouvement qui pousse toutes les puissances de l'âme en Dieu et les y fixe.

Entendons-nous bien.

Le caractère sacramentel de l'Ordre, incrusté en l'âme du baptisé, le fait participer, et pour l'éternité, au pouvoir ministériel du Christ. En n'importe quel prêtre, inamissible et efficace réside la puissance de consacrer et d'absoudre, de même que l'Eucharistie est le Fils de Dieu présent dans l'hostie, qu'elle soit enfermée dans un ciboire d'or ou dans un ciboire de plomb. Mais l'action sacerdotale ne se limite pas à l'administration des sacrements ; c'en est même la minime partie. Elle s'étend à la prédication, aux catéchismes, à la visite des malades et des pauvres, aux œuvres multiples qu'impose actuellement l'Action Catholique ; elle s'étend à tous les gestes de celui qui est revêtu du sacerdoce, à sa manière d'être, de converser, d'agir ; car on ne peut dissocier en lui l'homme du prêtre, unique est son être moral ; il n'est pas seulement prêtre à l'église, homme dans la rue ; il est prêtre partout ; il l'est parce qu'il est homme, c'est entendu, *ex hominibus assumptus*, mais l'homme, chez lui, est devenu « l'homme de Dieu, *homo Dei.* »

Voilà pourquoi nous avons affirmé qu'il ne vaut que par son union à Dieu.

Cette union à Dieu, n'était-elle point l'évidente caractéristique de l'âme de votre Evêque ?

Sa vocation ne remonte pas à une heure distincte, à un événement particulier de son existence ; elle plonge ses racines dans l'éternité ; il a toujours voulu être prêtre. A l'école d'une mère pleine de foi, de maîtres religieux, il en a facilement développé les germes. Né artiste, il entrevoyait tout sous un jour idéal, et quand il s'agit d'aller à Dieu, la conception de l'idéal aboutit nécessairement à l'absolu. Ce n'est un mystère pour personne, il l'a lui-même ingénument avoué, le cloître l'attirait, il aurait voulu être moine. Sa piété filiale l'obligea à retarder la réalisation de ce qui fut plus un rêve saint qu'un ordre positif du ciel. Certes, si la voix d'En-haut s'était faite impérative, nul doute que, sans hésitation, il n'eût marché sur son cœur, accepté de souffrir en faisant souffrir, et répondu *oui*.

Mais on n'est pas moine que derrière les murs d'une abbaye et sous un costume particulier ; la forme importe moins que le fond. Dans le tourbillon des affaires, les agitations de la foule, il est possible à une âme forte d'avoir la pleine intelligence des mots lumineux de saint Paul et d'en tirer pratiquement les conséquences : « Ne savez-vous pas que vous êtes les temples de Dieu ? Il est saint, ce temple de Dieu que vous êtes. Vos membres sont les temples du Saint-Esprit. Vous êtes le temple du Dieu vivant », et comme conclusion : « Glorifiez et portez Dieu dans votre corps ». (I Cor., III, 16, 17 ; VI, 19-20).

Regardez le jeune élève de notre Petit Séminaire du Réray, le grand séminariste de Moulins, l'étudiant des Facultés Catholiques de Lyon, le professeur de notre Institution du Sacré-Cœur, le curé de campagne, le curé de grande ville, l'évêque, vous lui verrez du début à la fin la même attitude : toujours il se possède, il marche plutôt vite, sa physionomie d'ascète reflète une âme pleine de sérénité, de son regard jaillit une flamme pure, sa conversation n'est jamais banale, toujours charitable ; à l'entendre en chaire, on a vite l'impression qu'il est le transmetteur d'un souffle divin.

Il semble qu'il ait entendu la même parole que Jéhovah adressa à Abraham : « Marche devant ma face, et sois irréprochable » (Gen., XVII, 1), et qu'à l'instar de Moïse, il était « comme s'il voyait l'invisible » (Hébr., XI, 27). A tous il donnait cette impression de vivre plus au dedans qu'au dehors. De là, sans doute, devant certaines tâches, ses timidités, ses hésitations, de quoi il triomphait dès lors qu'il voyait clairement tracé son devoir, c'est-à-dire, toujours Dieu, manifestant sa volonté.

Durant ses années de professorat, levé bien avant l'aube, il se plongeait dans le divin par l'oraison, allant ensuite avec une imperturbable régularité aux tâches qui lui étaient confiées et, sans rien dire ni rien faire de spécial, répandant autour de lui le parfum de Dieu.

Il est humble curé d'une minime paroisse de trois cents âmes ; son devoir pastoral fidèlement, généreusement accompli, lui laisse le temps de longues adorations en sa petite église où jamais peut-être l'Hôte divin n'avait reçu autant d'actes d'amour.

Il apprend, avec quel calme d'un homme vivant plus haut que la terre, sa nomination à la brillante cure de Saint-Louis de Vichy. Il ne discute pas ; il épanche son âme devant le tabernacle, d'où il entend le « *Duc in altum*... Monte plus haut » ; il répond simplement : « Sur votre parole, Maître, je jetterai le filet » (Luc, v, 5). Et là-bas, dans l'agitation d'une cité combien mondaine ! il reste le même, enveloppé du calme de Dieu, le regard fixé sur lui. Il y sème du surnaturel ; il y vit, dédaigneux des vanités humaines, détaché des avantages temporels, bon pour tous ; aussi, un personnage qui le voit à l'œuvre, et qui n'est pas des nôtres, laisse tomber cette phrase : « Ah ! un homme comme celui-là, on ne peut pas ne pas l'estimer, c'est un vrai prêtre ! »

Sa promotion à l'épiscopat l'émeut d'abord fortement, mais ne le trouble pas. Il a entendu la voix de Dieu, il lui obéit avec la docilité d'un enfant habitué à ne pas discuter avec les ordres de son père. Et parce qu'il y voit une grâce suprême d'union au Christ, il s'en réjouit dans sa foi, tout en redoutant les responsabilités qu'il assume, sachant bien, toutefois, qu'il ne les portera pas tout seul, car il s'appliquera à réaliser le mot de l'apôtre : « Je ne vis plus par moi, le Christ vit en moi ! » (Gal., II, 20). Vous vous en êtes bien aperçus, Messieurs du Clergé, alors que chaque semaine, sur un rythme nouveau, le « Mot de Monseigneur » dans votre *Semaine Religieuse* vous apportait la même consigne, vous développait le même thème : « Vivons de Dieu... Il est en nous... Epanouissons-nous en Lui... Rayonnons-Le... Vie de recueillement, vie d'oraison, vie intérieure... » S'il eût vécu longtemps au milieu de vous, après dix ans, vingt ans, il n'aurait pas dit autre chose, il n'aurait pas pu dire autre chose, et il aurait eu raison.

Nous ne valons que dans la mesure où nous nous réalisons dans la vérité. Or, nous venons de Dieu, nous retournons à Dieu ; entre le point de départ et le point d'arrivée, une solution de continuité est une erreur et un danger ; c'est pour tous un devoir sacré de nous tenir en Dieu.

N'insistons plus. Le grand enseignement donné par notre cher défunt est là, il est essentiel, il résume tout le reste. Profitons-en, tout en restant chacun à notre place : *il a vécu d'union à Dieu.*

II

Après les leçons, les consolations !

N'est-ce point une gageure de prononcer ce mot en pareille circonstance ? On pleure sur une tombe, et quand elle fut creusée de si épouvantable façon, on n'arrive pas à sécher ses larmes.

Ah ! n'oublions pas que saint Paul nous « défend de nous attrister comme ceux qui n'ont pas d'espérance, *sicut et cœteri qui spem non habent* » (I Thess., IV, 12). Il nous est permis de voir de lumineux rayons briller sur le cercueil de votre Evêque, de quoi nous serons consolés, soit en ce qui le regarde, soit en ce qui regarde votre diocèse.

Et d'abord, sa mort, à coup sûr — s'il est permis de s'exprimer ainsi — échappe au banal ; elle ne ressemble pas aux autres. On meurt habituellement en descendant. L'âge a diminué les forces, la maladie a consumé les énergies, la souffrance morale a tendu sur l'horizon un voile sombre, les illusions ont disparu l'une après l'autre ; c'est l'arbre qui longtemps a résisté aux rafales du vent, mais qui peu à peu a vu tomber ses feuilles, se dessécher ses branches, et qui se brise sous un souffle plus fort de la tempête.

Lui, il est mort en montant, en belle ascension, tout ensoleillé. Il avait la plénitude de l'âge, à peine plus de cinquante ans ; la plénitude des moyens apostoliques d'action, il était évêque ; la plénitude des joies pures, il nous l'avait dit la veille de son accident ; la plénitude des confiances et des affections, tous allaient à lui cœur ouvert ; la plénitude des espoirs, il commençait un magnifique ministère. Qui nous empêche de supposer que, puisque Dieu l'a appelé, et que l'heure de l'appel suprême est une dernière précieuse grâce, il avait acquis la plénitude de sa perfection ? Un profond penseur [4] n'a-t-il pas écrit : « L'homme ne meurt que pour cette raison, que le bien de sa vraie vie ne peut plus être accru en ce monde. L'homme ne meurt que pour son bien ».

Sans doute « nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine » (Eccle., IX, 1). Toutefois, le même Esprit qui dicta cette phrase à l'Ecrivain sacré n'a-t-il pas souligné au Prophète la vision de morts enviables, parce que morts de justes ? « *Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea horum similia* » (Num., XXIII, 10). Si sur certains tombeaux s'étendent d'angoissants brouillards que le regard n'arrive guère à dissiper, au-dessus de certains autres, l'azur est libre et permet d'y apercevoir le sourire de Dieu. « *Pax justitiœ et honor pietatis.* Paix de la justice et honneur de la piété. » (Bar., v, 4). Cette devise de Mgr Lamy fut-elle vraiment réalisée par toute sa vie ? Seul peut prononcer Celui « à qui le Père a remis tout jugement » (Jo., v, 22) et qui « scrute les reins et les cœurs » (Ps. VII, 10). Mais, pour « l'homme qui voit ce qui apparaît » *(ibid.)*, à cause de cela, est bien permise une appréciation de probabilité. Sans témérité, nous pouvons entendre les anges murmurer : « *Hic est sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus.* Celui-ci est un Pontife qui au cours de sa vie plut à Dieu et fut trouvé juste » (Eccli., IV, 16).

Consolons-nous.

Puis, sans jouer au prophète, sans nous exposer à un faux mysticisme, il nous est peut-être permis de faire des hypothèses assez voisines de la vérité.

Pour certaines âmes, l'offrande de la vie, l'oblation de la mort, en esprit de victime, en union avec le Cœur du divin Rédempteur, est un geste assez fréquent qui, une fois posé bien explicitement, en libre et éclairée conscience, influe sur toute l'existence, et que sanctionne, à un moment imprévisible, par un événement plus ou moins en relief mais toujours mystérieux, l'acceptation divine.

[4] Tolstoï.

Vous avez peut-être su, mes Frères, l'horrible profanation eucharistique, le diabolique sacrilège commis le samedi 15 avril, en l'église de Sainte-Jeanne-d'Arc à Vichy, jeune paroisse récemment détachée de la trop grande paroisse de Saint-Louis, alors que Mgr Lamy était le curé de cette dernière ? Toutes les âmes sincèrement croyantes en furent bouleversées, atterrées ; toutes ont éprouvé l'impérieux besoin de consoler le divin Prisonnier des tabernacles par des réparations, des expiations compensatrices. L'ancien pasteur de Saint-Louis fut consterné, son cri de douleur nous est arrivé poignant. Que s'est-il passé en son cœur ? Nous est-il défendu d'imaginer qu'il ait pensé au Christ sur la croix, offrant jusqu'à son dernier souffle pour la conversion des pécheurs, qu'il se soit souvenu de cette angoissante demande de Jésus à sainte Marguerite-Marie : « Je cherche une victime pour mon Cœur laquelle puisse apaiser la colère divine [5]... »

Offrir sa vie, donner jusqu'au dernier souffle..., il savait que ce fut l'œuvre du Maître, que doivent suivre ceux qu'il a appelés à cette fin de la continuer. « *Pro eis sanctifico meipsum*, c'est pour les âmes que je me sacrifie » (Jo., xvii, 19), et auxquels il était bien autorisé à demander cette marque d'authenticité de leur ministère : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis » (Jo., x, 11).

Après ses neuf mois de séjour au milieu de vous, mes Frères, n'ayant compté ni avec son temps, ni avec ses forces pour prendre les contacts nécessaires, votre Evêque s'était rendu compte des nécessités du diocèse. Ici, comme ailleurs, les problèmes posés sont compliqués, les solutions s'avèrent difficultueuses, à certains moments ceux qui ont la charge de les résoudre s'arrêtent angoissés ; la prière les rassure ; mais quelle prière plus puissante que celle qui s'accompagne de l'effusion du sang !

Vous avez été l'objet constant des préoccupations, des supplications, des sacrifices de votre premier Pasteur. Il n'est pas possible que son immolation dernière n'ait pas eu la même direction, il n'est pas possible qu'elle ne vous attire pas d'abondantes bénédictions.

Consolons-nous !

Et admirons, en finissant, un dernier trait de la Providence, signe d'une délicatesse du ciel pour une mère et un fils qui n'avaient, apparemment, vécu que l'un pour l'autre : ils ont fait ensemble le grand voyage !...

Vivons de confiance ! Rien ne se perd de ce qui est accompli en Dieu et pour Dieu, lequel compte nos larmes et en apprécie l'amertume. Si notre être physique est dans la durée et ne peut s'en détacher, notre esprit a le pouvoir de s'élever au-dessus d'elle, de s'alimenter au-delà, il peut mener ainsi une vie éternelle.

Et par son existence, et par sa mort, Mgr Lamy nous l'a prêché. Soyons-lui dociles.

[5] *Vie et Œuvres*, par Mgr Gauthey.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLV

Transfiguration

TRANSFIGURATION ET PASSION

Mes frères,

Aujourd'hui, pour notre instruction et notre édification, la Sainte Eglise nous fait lire le passage de l'Evangile qui nous raconte la Transfiguration. C'est comme un rayon de la gloire dont Jésus se privait volontairement qui vient briller aux yeux des disciples et fortifier leur foi à l'approche des humiliations et des souffrances de la Passion.

I. — *Le récit évangélique*

Parmi ses apôtres, il en choisit trois pour être les heureux témoins de cet événement : Pierre, auquel il avait promis, quelques jours auparavant, les clés du royaume des cieux ; Jacques et Jean, les fils de Zébédée, qui avaient demandé à être assis l'un à la droite, l'autre à la gauche de Jésus dans son royaume, et qui avaient promis de boire son calice de souffrance. C'étaient les trois privilégiés qui devaient être, quelques semaines plus tard, les témoins de l'agonie au jardin des Oliviers. On dirait que Jésus veut les associer à sa glorification pour leur donner courage et les empêcher de se scandaliser de ses humiliations.

C'est ainsi qu'il agit envers nous. Il entrelace dans notre vie les événements heureux et les épreuves. Les joies nous préparent aux tristesses, les tristesses nous rappellent que cette vie n'est pas le bonheur définitif, et de nouvelles joies nous laissent respirer en nous préparant sans doute à de nouvelles épreuves.

Il prit avec lui les trois disciples et les conduisit à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Sa face soudain resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la neige, Moïse et Elie apparurent, s'entretenant avec lui. Et de quoi s'entretenaient-ils ? De la mort que Jésus devait subir à Jérusalem. Il était tellement venu pour nous sauver que, dans ce jour de glorification, dans cette journée du ciel, entouré des deux plus grands prophètes de l'A. T., il ne saurait parler d'autre chose que des souffrances et de la mort qui doivent nous racheter. Comme notre Sauveur est bon ! comme il nous aime ! La gloire que son Père lui accorde un instant ne lui laisse pas perdre de vue l'affaire de notre salut.

Les apôtres ne faisaient sans doute pas attention à ce sujet de conversation, ils ne voyaient que l'éclat de leur Maître qui rejaillissait sur eux. S. Pierre, prenant la parole au nom des autres, dit à Jésus : « Seigneur, il est bon pour nous d'être ici; si vous le voulez, faisons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie. »

S. Marc remarque qu'il ne savait pas ce qu'il disait, tant il était effrayé ainsi que ses compagnons.

Jésus n'avait pas besoin de tente, il ne devait pas rester là, pas plus que Moïse et Elie. D'ailleurs, Dieu le Père avait de quoi abriter son Fils et ses élus, et c'est ce qui est dit aussitôt. Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit. La nuée lumineuse dans l'A. T. était le signe de la présence du Seigneur : c'est d'une nuée qu'il parla au Sinaï, c'est dans une nuée lumineuse qu'il conduisait son peuple au désert, et quand l'Arche d'alliance fut ins-

taillée dans le Saint des saints, une nuée lumineuse la couvrit, comme le signe que le Seigneur avait pris possession de sa demeure. Ici encore la nuée lumineuse était le signe de la présence de Dieu. Car de la nuée sortit une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le. » En l'entendant, les disciples furent saisis d'une grande crainte et tombèrent la face contre terre. C'était fini : la voix se taisait, la nuée se dissipait, Moïse et Elie étaient disparus, il ne restait plus que Jésus, Jésus revenu à son état ordinaire. Il s'approcha d'eux, les toucha en leur disant : « Levez-vous et ne craignez rien. »

II. — *Glorification et anéantissement*

Si nous comparons les diverses circonstances de la Transfiguration aux circonstances de la Passion, nous y trouvons une correspondance parfaite dans la glorification et dans l'anéantissement du Sauveur.

Dans la Transfiguration, on voit Jésus tout environné de gloire ; son âme bienheureuse qui contemplait la divinité, laisse échapper sa splendeur sur son visage et même sur ses vêtements. — Dans la Passion, Jésus n'a même plus ses vêtements, tout son corps n'est plus qu'une plaie, il est si défiguré qu'il en est méconnaissable. Le prophète Isaïe l'avait considéré d'avance comme un lépreux, comme un homme frappé par Dieu et humilié.

Au Thabor, le Père éternel le reconnaît pour son Fils ; il parle dans la nuée lumineuse : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. » — Au Calvaire, quel changement ! Il n'y a plus de nuée lumineuse, il y a les ténèbres qui se sont répandues sur la terre depuis la sixième heure ; ténèbres si épaisses qu'elles semblent intercepter toute communication avec le ciel. On dirait que ces ténèbres sont arrivées jusqu'à l'âme de Jésus. Le Père ne parle plus, c'est le Fils qui fait entendre sa voix, une voix de profonde désolation, à Celui qu'il n'ose même plus appeler son Père : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Et le Père ne répond pas. Son Fils s'est chargé des péchés du monde, il faut que la justice s'accomplisse.

Autre opposition. A la Transfiguration, Jésus a à ses côtés les deux prophètes les plus remarquables de l'A. T., Moïse et Elie, qui s'entretiennent respectueusement avec lui. — Au jour de la Passion, il est crucifié entre deux voleurs qui le blasphèment ; il est, suivant l'expression du prophète, mis au rang des scélérats, exposé aux moqueries, aux insultes de ses ennemis.

Enfin, ses disciples sur le Thabor sont si ravis de voir leur Maître honoré qu'ils ne voudraient pas le quitter ; dans l'excès de leur joie, ils oublient leurs compagnons, les autres apôtres qu'ils ont laissés au pied de la montagne, et ils demandent à prendre les dispositions nécessaires pour demeurer : « Seigneur, il est bon pour nous d'être ici ; si vous le voulez, faisons-y trois tentes. » — Je ne retrouve pas le même empressement au temps de la Passion. Quand Jésus est au jardin des Oliviers, les trois privilégiés s'endorment au lieu de veiller et de prier avec lui ; quand il est saisi, ils s'enfuient comme les autres. L'un d'entre eux, S. Jacques, ne le reverra que le soir de la Résurrection, dans le Cénacle aux portes closes. Le second, S. Pierre, le reverra dans la cour du grand-prêtre, après l'avoir renié trois fois, et le regard pénétrant de Jésus lui fera verser des larmes amères et se retirer dans une salutaire défiance de lui-même. Le troisième seul, S. Jean, se ressaisit, il accompagne Jésus jusqu'au Calvaire, entend ses dernières paroles, recueille son dernier soupir et reçoit sa Mère en héritage.

C'était cependant pour encourager ses apôtres que Jésus avait laissé percer un rayon de sa gloire sur la montagne sainte. Ils auraient voulu y rester, sans s'occuper s'ils avaient mérité leur récompense. Ils oublièrent au moment de la Passion, mais ils se ressouvinrent plus tard et ils y trouvèrent la force de souffrir pour Jésus-Christ. Près de quarante ans après cet événement, S. Pierre en parlait avec une telle émotion qu'il disait ne pas regretter les fatigues et les souffrances qu'il avait supportées et être prêt à de nouvelles fatigues et de nouvelles souffrances.

* *

M. f., le Seigneur est notre Maître, il peut nous commander, nous imposer des sacrifices ; il ne le fait pas sans nous assurer une récompense, non pas une récompense passagère comme celle du Thabor, mais une récompense éternelle. Les peines d'ici-bas nous paraissent lourdes à porter, mais nous devons estimer avec S. Paul que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qu'elles méritent. Que cette pensée nous reste toujours présente à l'esprit : elle sera pour nous source de courage et d'immortelle espérance. Ainsi soit-il.

XLVI

Assomption

HISTOIRE, DOGME, PRATIQUE

Mes frères,

Dans la famille humaine, c'est une joie pour les enfants de célébrer les anniversaires joyeux de leur mère. Dans la grande famille chrétienne, c'est une joie pour les fidèles de fêter l'anniversaire glorieux du triomphe de leur commune mère, la Sainte Vierge. C'est bien sous cet aspect que se présente à nous la fête de l'Assomption.

Mais, si nous voulons comprendre toutes les richesses que recouvre cette idée générale, il est utile, m. f., non seulement de nous rappeler les *origines historiques* de l'Assomption, mais encore d'en présenter le *fondement doctrinal* et d'en déduire les *conséquences pratiques* pour notre vie de chrétien. C'est ce que je vais m'efforcer de faire brièvement.

I. — *Origines historiques*

Les origines historiques de l'Assomption sont assez obscures. Ancienne tradition, dont la critique la plus rigoureuse retrouve des traces jusqu'au v^e^ siècle, dans la fête orientale de la *Dormition* de Marie. La dormition : quel joli nom ! Marie est morte, certes, mais sa mort a été plutôt un simple sommeil, suivi d'un prompt réveil dans la gloire du ciel.

Ne croyez pas, m. f., qu'on ait inventé de toutes pièces cette conclusion de la vie terrestre de la Sainte Vierge : l'idée était depuis longtemps dans la tradition ecclésiastique, et si l'enseignement officiel infaillible ne nous impose pas encore comme un dogme de foi la dormition de la Vierge suivie de sa résurrection et de son couronnement, il nous impose cependant, par sa Liturgie, la croyance à ces événements que jamais personne n'a révoqués en doute.

La fête de la Dormition est passée en Occident et s'est répandue dans tout l'empire de Charlemagne, par les soins du grand empereur. Mais alors que l'âme mystique des Orientaux se complaisait dans le souvenir poétique de la dormition, l'âme plus réaliste et plus logique des Occidentaux s'est portée immédiatement aux ultimes conséquences du sommeil de Marie, à son réveil glorieux, à son triomphe final.

Cette intervention de Charlemagne marque pour la France le point de départ d'une dévotion particulière à la Vierge, dévotion qui ne s'est jamais démentie au cours des siècles. Le royaume de France, avait-on coutume de dire, c'est le royaume de Marie, et la fête instituée par les soins du grand empereur a été pieusement conservée par nos rois. Quand les Napoléons ont restauré l'empire français, c'est encore le 15 août qui fut déclaré fête nationale. Si l'anniversaire que nous retenons aujourd'hui comme fête nationale est moins glorieux et n'a même, au dire des meilleurs historiens, d'autre symbolisme que celui que nous voulons bien y mettre, il n'en est pas moins vrai que la fête de l'Assomption a été conservée comme fête légale par la loi civile comme par la loi ecclésiastique, et que le pape Pie XI, de glorieuse mémoire, nous a donné comme Patronne principale de la France, Marie, sous le vocable de l'Assomption (2 mars 1922).

II. — *Fondement doctrinal*

Mais pourquoi la piété chrétienne a-t-elle senti le besoin de proclamer, après une mort qui ne fut qu'un sommeil, la résurrection et la gloire de Marie ? N'en cherchez pas, m. f., d'autre raison doctrinale que l'union indissoluble de la T. S. Vierge avec son divin Fils dans l'œuvre de la Rédemption.

Et s'il fallait trouver un texte inspiré pour justifier le dogme de l'Assomption, je l'irais chercher aux toutes premières pages de l'histoire religieuse du monde, quand, après le péché du premier homme, Dieu maudit le démon et lui prophétisa : « J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et elle t'écrasera la tête ». Qu'est-ce à dire, sinon que Dieu suscitera un jour, dans l'histoire du monde, une femme, la nouvelle Eve, femme bénie entre toutes les femmes, indissolublement unie à celui qui sera sa race, sa postérité, Jésus-Christ, le nouvel Adam, pour jouer, dans l'ordre de la réparation, le rôle que la première Eve avait joué près du premier Adam, dans l'ordre de la perdition ? Unie à son Fils, Marie doit remporter sur le démon une victoire totale, sans compromission, sans restriction, puisqu'elle ne doit avoir avec lui qu'inimitiés.

Ainsi, ce n'est pas assez que la Vierge Mère soit l'auxiliaire de Jésus dans le mystère de l'Incarnation, en offrant à Dieu sa maternité humaine pour nous donner l'Homme-Dieu, Sauveur du monde. Elle sera aussi l'associée de Jésus dans le mystère de la Rédemption : avec Jésus, elle souffrira ; avec Jésus, elle méritera ; avec Jésus, elle expiera ; avec Jésus, elle réparera. Avec Jésus, c'est-à-dire après Jésus, mais dans un acte parfait d'amour et d'union à lui, elle exhalera sa belle âme... Mais, chrétiens, arrêterons-nous là l'association de Marie et de Jésus ? Non certes. La nouvelle Eve doit suivre le nouvel Adam jusque dans son triomphe. Comme Jésus, Marie doit ressusciter ; comme Jésus, elle doit monter au ciel ; comme Jésus, elle doit y régner glorieusement et y exercer cette toute-puissance de supplication qui fait d'elle, près du trône de son Fils, la Médiatrice de toutes les grâces.

Voilà, m. f., le pourquoi de l'Assomption de Marie : c'est l'union de Marie à Jésus dans la gloire, conséquence de son union dans la souffrance et dans l'expiation.

III. — *Conséquences pratiques*

Mais il faut maintenant tirer les conséquences pratiques de cette union indissoluble de Marie à Jésus dans l'œuvre de la rédemption et du salut.

Cette œuvre, en effet, se continue chaque jour dans le monde par les conquêtes de l'Eglise, dans les âmes par les victoires invisibles de la grâce. Ces conquêtes, ces victoires sont sans doute et essentiellement l'œuvre de Jésus-Christ. Mais elles sont aussi, secondairement et en dépendance de Jésus, l'œuvre de la T. S. Vierge. Tout ce que Jésus a mérité en justice, Marie l'a mérité en convenance.

Nous ne pouvons donc travailler à l'extension du règne de Dieu en nous et autour de nous, qu'à la condition de ne pas séparer Marie de Jésus dans nos prières, dans nos efforts, dans nos entreprises. Rien ne sera béni de Jésus, si nous n'avons pas aussi et si nous ne demandons pas la bénédiction de Marie. Puisqu'elle est la nouvelle Eve, par qui le salut nous a été donné, il faut de toute nécessité que nous passions par elle pour aller à Jésus : « A Jésus par Marie, » disait le B. Grignion de Montfort en un raccourci admirable, que la doctrine des théologiens et des papes, non moins que la liturgie, a définitivement consacré.

Ne croyez donc pas, m. f., que la dévotion à Marie soit surérogatoire ou libre dans la vie chrétienne : la Mère est indissolublement unie au Fils. Voulez-vous que vos efforts et vos prières mêmes demeurent stériles ? n'invoquez pas Marie. Voulez-vous au contraire être assurés de votre salut et plaire à Jésus ? priez-le en passant toujours par Marie. Qu'à Marie soient vos cœurs, vos affections, vos familles, vos entreprises, et elle les bénira. Qu'à Marie soient vos peines, vos adversités, vos défaillances, vos péchés même ; et cette bonne Mère vous consolera, vous relèvera, vous rendra courage et espoir.

* *

Ne soyez pas étonnés, m. f., qu'en cette fête de l'Assomption l'Eglise de France nous invite à commémorer le vœu de Louis XIII consacrant la France à la Sainte Vierge. Il n'y a en cela aucune arrière-pensée politique. Si les formes politiques du passé ne semblent plus à beaucoup cadrer avec les aspirations de l'avenir, il n'en reste pas moins vrai que les gouvernements qui se succèdent sont héritiers des gloires comme des fautes de ceux qui les ont précédés. Or ici nous sommes en face d'un geste dont la portée est éternelle. La France ne peut pas plus renier le geste filial de Louis XIII qu'elle ne peut renier celui de Clovis au baptistère de Reims. Et il convient que dans chaque église de France l'immense majorité des Français, l'élite chrétienne surtout, dont vous êtes, mes bien-aimés frères, se souviennent qu'ils sont les fils des Francs qui, au cours des siècles, ont tracé les gestes de Dieu dans le monde. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XVIII

LE 1er COMMANDEMENT : L'ADORATION

Mes frères,

Nous abordons l'étude du 1er commandement, le plus important de tous. Il renferme en somme deux préceptes : l'un affirmatif et positif : il faut rendre à Dieu le culte d'adoration qui lui est dû ; l'autre négatif, prohibitif : il ne faut rendre ce culte qu'à Dieu seul.

I. — *Nous devons à Dieu l'adoration, et à lui seul*

C'est *la loi naturelle*. Elle nous demande que nous reconnaissions tout à la fois l'absolue souveraineté de Dieu et notre entière dépendance. Dieu est le Maître, nous sommes ses sujets. Aussi nous devons lui rendre un culte tout spécial, séparé de tout autre, supérieur à tout autre, n'ayant rien de commun avec aucun autre, parce que, comme l'explique S. Augustin dans son beau commentaire du psaume 65, « Dieu est le créateur, nous sommes la créature ; Dieu est la lumière, et nous les ténèbres ; parce qu'enfin Dieu est tout, sans nous, et que nous, sans lui, nous ne sommes rien. »

Le précepte d'adorer Dieu est nettement et clairement porté dans la *loi écrite,* avec le double caractère impératif et prohibitif :

« Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. » (Mat., IV, 10).

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces. » (Marc, XII, 30).

« Je suis le Seigneur, votre Dieu, votre libérateur de la maison de servitude ; vous n'aurez point d'autre Dieu devant ma face, vous ne vous ferez point d'idole, ni d'image taillée, ni aucune figure, pour les adorer et les servir. » (Exod., XX, 4-5).

« Dans l'ancienne loi, dit S. Jean de la Croix, Dieu avait défendu de substituer, sur l'autel des sacrifices, à son propre feu qui devait rester en activité, un feu étranger. En vertu de cette sévère prescription, nous voyons Nabad et Abiud, fils du grand-prêtre Aaron, tués par la colère divine, devant l'autel même, parce qu'ils apportaient un feu étranger (Lév., X, 1). Cela fait comprendre que l'âme, pour être un autel digne de Dieu, ne doit jamais admettre que le feu de son amour, et qu'on ne peut y mêler un amour étranger. »

Et il ajoute : « Dieu ne permet pas qu'on donne asile à quoi que ce soit là où il réside. Je trouve une preuve dans le livre des Rois. Quand les Philistins s'avisèrent de placer l'arche du Testament dans le temple de leur idole, il se fit qu'ils trouvèrent celle-ci, à différentes reprises, le matin, renversée à terre, et, la dernière fois, brisée en morceaux. »

Ce culte doit être sans partage. Elie gourmandait les Juifs de son temps, qui adoraient tantôt le vrai Dieu, tantôt les idoles. « Vous boitez des deux pieds, leur disait-il, en adorant tantôt le Dieu de vos pères, tantôt Baal, courant d'un autel à un autre, du vrai Dieu à l'idole, de l'idole au vrai Dieu. » (III Reg., XVIII, 21).

Cette adoration est réservée au Souverain Maître de toutes choses, c'est-à-dire à Dieu, et comme les trois personnes divines sont une seule et même divinité, elles ont également droit à l'adoration.

Notre-Seigneur reçut souvent l'hommage de l'adoration : à son berceau, de la part des Mages ; pendant sa vie publique, de la part de l'aveugle-né (Jo., IX, 38) ; après sa résurrection, de la part des Saintes femmes (Mt., XXVIII, 9).

Nombreux sont les passages où les Pères répètent ce point de la doctrine chrétienne.

Les Actes des martyrs nous donnent la preuve que les premiers chrétiens considéraient l'adoration comme un hommage réservé à Dieu seul.

Les apologistes enseignent la même doctrine quand, répondant aux accusations des païens qui leur reprochent d'adorer un homme, Jésus de Nazareth, ils affirment qu'ils n'adorent que Dieu. Ainsi S. Justin (*Apol.*, I, 17) déclare qu'il n'adore que Dieu, et (*Dialogue*, 126) dit : « Jésus est digne d'adoration, parce qu'il est Dieu. » Et nous devons adorer le Sacré-Cœur de Jésus, parce qu'il est le Cœur du Fils de Dieu fait homme. Cette dévotion consiste à honorer l'amour infini de Jésus pour les hommes, sous le signe de son cœur de chair.

II. — *Comment rendre à Dieu le culte de l'adoration ?*

S. Augustin nous dit que nous devons apporter l'hommage d'une foi soumise, d'une confiance qui ne connaît point de limites, d'un amour sans partage. « *Deus fide, spe, charitate est colendus.* » (Enchirid., c. 3).

1. *La foi.* — « Qui dit Dieu, dit l'Etre le plus parfait qui puisse être, toujours le même, saint et fidèle à sa parole. D'où il suit que quand il parle, on doit à son infinie véracité foi entière. » *(Catéchisme romain).*

La première obligation qui nous incombe à l'égard de Dieu est celle de croire à sa parole, d'avoir la foi. En traitant du dogme chrétien, ensemble des vérités à croire, nous en avons longuement parlé, mais il nous faudra revenir quand même sur ce sujet.

2. *L'espérance.* — « Dieu est tout-puissant, très clément ; aucun autre ne l'égale dans cette inclination qui est proprement la sienne, de faire du bien. Qui donc pourrait ne pas mettre en lui toutes ses espérances ? » *(Ibid.).* Notre vie ici-bas n'est qu'un passage, un voyage vers la vie éternelle, où Dieu nous réserve un bonheur sans mélange et sans fin, la possession de sa gloire et de son amour. Issue de la foi qui nous l'affirme, l'espérance attend fermement ce bien promis et nous crée une seconde obligation : attendre avec confiance la réalisation des promesses divines.

3. *La charité.* — « Si l'on considère, en même temps que ses perfections, les innombrables bienfaits que Dieu, par sa bonté, a répandus sur les hommes, qui pourrait ne pas l'aimer ? » *(Ibid.).*

En croyant à la parole de Dieu, en espérant ce qu'elle nous a promis, nous aboutissons à la charité, faîte et couronnement de la foi et de l'espérance, la plus grande des vertus théologales, comme dit S. Paul (I Cor., XIII, 13), la seule qui subsiste au ciel, car au ciel on ne croit plus en Dieu, parce qu'on le voit, on n'espère plus en lui, puisqu'on le possède, mais on l'aime plus que jamais.

Donc, ceux qui n'ont ni la foi, ni l'espérance, ni la charité pèchent contre le culte dû à Dieu ; ils frustrent Dieu de ce qui lui appartient à un titre tellement légitime qu'il n'en est point de meilleur, et leur péché s'étend très loin.

4. *La religion.* — Adorer, aimer Dieu est un devoir. Dieu, esprit et vérité, veut être servi en esprit et en vérité. Mais il faut manifester l'adoration intérieure par un culte extérieur et public. L'homme est un être composé d'une substance spirituelle et d'une substance matérielle ; il est âme et corps. Il doit à Dieu l'hommage de tout son être. L'amour est expansif de sa nature ; il veut se répandre ; il a besoin de se manifester ; c'est le tuer que de le tenir captif. Si donc j'aime mon Dieu, comme j'en ai le devoir, il faut que je le lui dise, et même que je le lui chante. Il y a plus : mon amour parlé et chanté ne me suffit pas encore ; il faut que mes yeux, mes mains, tous mes sens en témoignent à leur manière ; il faut que mon cœur et ma chair en tressaillent d'aise (Ps. LXXXIII, v. 3) ; il faut que mes os eux-mêmes entrent dans le concert et disent : « Qui donc vous est comparable, ô mon Dieu ? » (Ps. XXXIV, 10) [1].

* *

Pour vraiment adorer Dieu, il faut croire en sa parole, espérer en ses promesses, l'aimer, parce qu'il est souverainement aimable ; il faut lui rendre le culte intérieur et le culte extérieur, public et social, par la religion qui adore, le sacrifice qui donne au culte son expression parfaite, la prière qui en fait le lien de l'homme avec Dieu. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. ROCH
(16 août)

SUR LE TRAVAIL CHRÉTIEN

Mes frères,

Né à Montpellier, dans le midi de la France, vers la fin du XIIIe siècle, S. Roch appartenait à une famille riche et profondément chrétienne. Il savait que rien n'est plus conforme à l'esprit du Christ que le dévouement au prochain. Il était de ces âmes héroïques dont les préoccupations constantes vont à soulager les misères des hommes leurs frères, et qui comprennent que le meilleur moyen de trouver le bonheur, c'est de chercher toujours à le donner aux autres.

Il apprend qu'une peste terrible ravage l'Italie, et sans être arrêté par la différence de langage, de race et de climat, sans s'effrayer de la distance, ni du danger de la contagion, il quitte son pays pour se dévouer au soin des malades et des pestiférés. Comme Jésus mourant sur la croix, avec sa grâce et à son exemple, il offre sa vie pour celles des autres. Dieu aime les grands sacrifices et souvent il les couronne dès cette vie d'une auréole de gloire. S. Roch réalisa plusieurs fois de merveilleuses guérisons. Un signe de croix de sa main eut le don d'arracher à la mort des malades désespérés.

Après avoir ainsi longtemps exercé le plus saint, le plus sublime des ministères, celui de la charité, il revint mourir dans son pays. Mais il ne mourut pas tout entier, même pour ce monde. La reconnaissance des hommes qu'il avait tant aimés le suivit au delà du tombeau. On vénéra comme un saint celui qu'on avait accueilli partout comme un sauveur, et depuis plus de cinq cents ans le nom de S. Roch est resté populaire parmi nous. On l'invoque contre la peste et on le regarde à juste titre comme l'ami particulier des laboureurs, qui aiment à le prier comme leur patron spécial. Sa vie tout entière peut se résumer en ces deux mots qui, suivant le Christ, renferment toute la loi et toute la sainteté : *amour de Dieu et amour du prochain.*

Ce doit être aussi notre devise, et je voudrais justement vous dire comment vous pouvez ennoblir et sanctifier votre travail en vous inspirant de ce double amour qui remplissait le cœur de S. Roch.

I. — *Nécessité et noblesse du travail*

C'est une dure nécessité que celle du travail. C'est une loi pénible que celle qui nous oblige à lutter sans cesse contre le penchant naturel qui nous fait aimer le repos, la tranquillité, la paix. Au lieu de nous abandonner joyeusement à la douceur de vivre et de nous asseoir sans inquiétude au banquet de l'existence comme à un festin tout préparé par les soins de la nature, il nous faut faire effort, secouer notre paresse, déployer nos facultés, asservir les éléments, arracher enfin notre subsistance, péniblement, laborieusement, au prix de sueurs quotidiennes, à l'inertie d'un sol souvent ingrat et toujours insensible.

Mais si le travail coûte à l'homme, si le travail est fatigant et parfois douloureux, quelle n'est pas sa fécondité et sa grandeur ! Pour le comprendre, il suffit de voir ce que deviennent les nations qui ne travaillent pas. Sous d'autres climats plus accablants que le nôtre, en des contrées où la nature fournit à profusion des aliments variés, il se rencontre des populations vouées à l'oisiveté et plongées dans la paresse habituelle. Elles sont restées ou retombées dans la sauvagerie, dans la dégradation. L'être humain que le travail ne purifie pas et n'élève pas devient plus grossier, plus vicieux, plus cruel que la brute. Seuls les peuples énergiques et laborieux sont les peuples riches, les peuples florissants, les peuples puissants et, autant qu'il est possible ici-bas, les peuples heureux !

Ah ! quand je contemple le passé et quand j'essaie d'embrasser d'un seul regard l'histoire de l'humanité, comme elle me paraît grande et belle la fonction du travail ! Comme il est émouvant de voir, sous le grand ciel aux infinies profondeurs, cette pauvre petite famille de frères, trop souvent désunis, qui s'appellent les hommes, venus au monde nus et désarmés, accrochés à la surface de cette planète fragile qui est la Terre, se penchant courageusement vers la poussière d'où ils sont sortis à la voix du Très-Haut et où ils doivent rentrer un jour, développant dans un effort inlassable et séculaire toutes leurs puissances, toutes leurs énergies, tous leurs moyens d'action, s'ingéniant à des inventions de toutes sortes, forgeant leurs instruments, construisant leurs machines, les perfectionnant, les diversifiant, et finissant par maîtriser, par assouplir et féconder les forces aveugles qui semblaient devoir les écraser ! Oui, c'est un beau spectacle que celui de cette conquête progressive et incessante. Sans doute l'homme est le roi de la terre, mais c'est un roi qui a dû gagner lentement chaque pouce de son royaume, prendre possession, à travers mille obstacles et au prix de mille souffrances, de son beau et glorieux domaine.

Et vous surtout, laboureurs, vous, les travailleurs de la terre, vous avez droit d'être fiers de l'œuvre gigantesque accomplie par vos devanciers, et plus encore du rôle grandiose que vous jouez dans le monde. C'est l'agriculture qui a été le premier et le plus nécessaire de tous les arts. C'est elle qui a lentement défriché la surface de notre pays, mis en valeur les

[1] S. Augustin, *Enarr. in psal.* 71.

terrains incultes, incorporé de la sueur humaine aux entrailles du sol pour l'enrichir et le fertiliser, et depuis qu'il y a des hommes, c'est elle qui a nourri les hommes. Oui, c'est vous qui êtes les nourriciers du monde. Sur vous comme sur une base inébranlable repose la vie même du genre humain. Sans doute, cela ne vous donne pas le droit de mépriser les autres professions et de les regarder comme inutiles, car tous, tant que nous sommes, nous devons nous entr'aider et nous compléter, si j'ose dire, les uns les autres, comme les membres d'un même corps; mais cela vous donne le droit de lever la tête fièrement et de vous sentir dignes de l'estime et du respect universels.

Mais pour donner à votre travail toute sa noblesse et toute sa beauté, il importe de l'accomplir non seulement comme un gagne-pain, mais, je n'hésite pas à prononcer le mot, comme une fonction publique. Malheur à l'homme qui ne pense qu'à lui, qui ne travaille que pour l'argent, qui rétrécit volontairement son horizon aux bornes de son intérêt personnel, qui ne sait pas aimer son labeur pour le bien qui en résulte et pour le profit qu'en tirent sa famille, sa patrie et l'humanité toute entière !

Mais ce ne serait pas encore assez d'introduire dans son travail le sentiment de l'amour du prochain et de l'accomplir par dévouement à la cause publique.

Un chrétien doit faire mieux : il doit sanctifier son travail et il me reste à vous en indiquer les moyens.

II. — *Comment le sanctifier*

C'est l'honneur de l'homme qu'au lieu de rester courbé vers le sol comme l'animal, il sait relever son front vers les cieux et lire partout dans le grand livre de la nature le nom de cette Intelligence souveraine et toute-puissante, de cette Providence maternelle et infiniment bonne, devant qui toute créature raisonnable doit se prosterner dans une attitude de respect et dans un sentiment de vénération et d'amour.

L'homme qui est sans religion manque d'un sens naturel à l'homme. Il est aveugle, sourd et muet. La religion seule nous élève au-dessus de la brute en nous arrachant aux étroites préoccupations du présent pour nous faire embrasser notre immortelle destinée dans son origine et dans sa finale grandeur.

Ah ! si l'humanité n'avait pas eu, dans sa longue course à travers les âges, ce grand réconfort de la religion, si elle n'avait pas eu la foi qui éclaire, l'espérance qui console, l'amour qui fortifie, comment n'aurait-elle pas succombé sous sa lourde tâche, et comment ne serait-elle pas morte d'épuisement et de désespoir !

Jadis, au temps où les dernières lueurs de la religion confiée par Dieu au premier homme menaçaient de s'éteindre sous les monstrueux mensonges du paganisme, l'homme fut sur le point de défaillir. La famille n'existait plus, le travail abandonné à l'esclave était méprisé, le luxe et l'oisiveté rongeaient les peuples, et le dégoût de la vie était enfanté par l'excès des plaisirs grossiers.

Mais Dieu avait eu pitié du genre humain, il avait envoyé son propre Fils pour le sauver. Jésus se montra au monde, pauvre et mortel comme nous, mais si pur, si saint, si beau, si parfait, si puissant en œuvres et en miracles, que sa divinité rayonnait à travers son enveloppe corporelle.

Et il voulut souffrir comme nous, travailler comme nous, il gagna son pain à la sueur de son front, et avant de jouer son rôle immortel de prophète, de thaumaturge, de docteur et de rédempteur, il voulut vivre la vie d'un humble et obscur ouvrier.

Pourquoi cet abaissement d'un Dieu ? Pourquoi ce choix d'une condition alors avilie et méprisée ? Ah ! l'humanité toute entière l'a bientôt compris et nous le comprenons à notre tour. Oui, nous comprenons que pour faire vivre le monde, il fallait réhabiliter le travail aux yeux des hommes ; nous comprenons qu'il fallait un grand exemple, un exemple sublime et divin, pour vaincre des répugnances si naturelles à notre nature corrompue.

Nous comprenons que le travail n'est pas seulement une nécessité contre laquelle on peut se révolter, un joug qui écrase et qu'on rêve de secouer si on le peut, mais qu'il est un devoir moral, un devoir d'expiation pour nos fautes, un devoir d'obéissance à l'égard de Dieu, un devoir d'imitation à l'égard de Jésus notre Maître, en même temps qu'un devoir de fraternité envers nos semblables.

Et s'il pouvait jusque-là nous sembler difficile de nous dévouer pour les autres et de concevoir le travail comme un sacrifice envers la famille, envers la patrie et envers Dieu même, nous nous sentons entraînés désormais à faire vaillamment ce sacrifice pour marcher sur les traces du Christ et pour avoir droit aux divines compensations que Dieu réserve à ses élus.

* *

Vous savez maintenant, m. f., comment on peut sanctifier son travail : il suffit de le faire avec Dieu et pour Dieu, avec Jésus et pour Jésus.

Oh ! qu'elle est belle, dès le matin, la journée du travail, quand, au lieu de remplir son esprit uniquement de calculs matériels et nécessairement périssables, le travailleur chrétien élève sa pensée vers Dieu ! Il marque son front et sa poitrine du signe de la croix et murmure cette prière sublime apportée au monde par le Christ : « Notre Père, qui êtes aux cieux,... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien !... Délivrez-nous du mal ! » Il aime à saluer la Mère du Sauveur avec les paroles de l'ange : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce » ; à affirmer sa foi toujours vivante en répétant : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant... » Puis il va courageusement au travail, admirant dans la nature les œuvres du Très-Haut, offrant au Maître des choses ses efforts, ses fatigues, ses peines, ses sueurs, et le priant de féconder et de bénir son labeur journalier.

Et quand, le soir, épuisé mais toujours courageux, il regagne son foyer et le lieu de son repos, il s'incline encore devant Dieu, pour le remercier de ses grâces et lui présenter, avant le grand oubli du sommeil, l'hommage d'une pensée reconnaissante et affectueuse.

Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est grande, qu'elle est supérieure à la plate et banale existence de l'indifférent qui ne prie pas, la journée si pleine, et si magnifiquement dressée vers l'infini, du travailleur disciple de Jésus-Christ !

Tous, j'en suis bien sûr, vous êtes de ceux qui croient, de ceux qui adorent, de ceux qui aiment, et je n'ai pas besoin de vous recommander plus longuement des pratiques depuis longtemps familières à vos âmes : la prière privée de chaque jour, la prière publique et collective le dimanche à la sainte messe, et la communion aussi fréquente que possible au Corps et au Sang de Jésus.

Qu'il me suffise, m. f., de supplier S. Roch de bénir vos travaux et de vous accorder à tous la faveur de ce double amour, seul capable d'élever l'homme au-dessus de son égoïsme et de son indigence morale : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. JEAN EUDES
(19 août)

S. JEAN EUDES ET LA DÉVOTION AUX SACRÉS CŒURS

Cor suum maximum dederunt mihi Jesus et Maria, ut omnia mea in caritate Ejus fiant !
Jésus et Marie m'ont donné leur auguste Cœur, pour que de sa charité procèdent et ma vie et mes œuvres !
(*Magnificat* de S. Jean Eudes).

Mes frères,

Entre tous les éloges faits de la sainteté, des œuvres, de la mission apostolique de S. Jean Eudes, il en est qui méritent de retenir plus particulièrement l'attention du peuple chrétien : ce sont ceux, vénérables en leur origine, magnifiques dans leur expression, qui mettent en pleine lumière, dans cette lumière infaillible que Rome projette sur le monde, la dévotion singulière de ce saint envers les Sacrés Cœurs, son rôle de tout premier plan dans l'extension et la propagation de cette grande dévotion. Laissons donc parler l'Eglise : avec la justesse et la précision dont elle possède le secret, elle assigne à l'illustre missionnaire la place qui lui revient parmi les apôtres du Sacré-Cœur.

Elle l'a proclamé, par la bouche de Léon XIII, *auteur du culte liturgique des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ;* parlant par la bouche de Pie X, elle l'a proclamé « *Père, Docteur et Apôtre* » de ce même culte ; dans la bulle de canonisation, semblable affirmation se retrouve sous la plume de Pie XI ; son éloge au Martyrologe porte qu'entre autres titres aux hommages de l'univers catholique, S. Jean Eudes est le « promoteur du culte liturgique des Sacrés Cœurs » ; et pour clore cette impressionnante série de témoignages, d'une exceptionnelle autorité, rappelons que la 4e leçon de la fête du divin Cœur de Jésus tient à souligner que c'est en toute justice, *haud immerito,* que S. Jean Eudes est désigné comme *auteur du culte liturgique des Sacrés Cœurs.*

Nous ne nous attarderons pas à discuter et à commenter de tels textes. Il suffira à notre piété d'en avoir montré le bien-fondé, en développant le cri de joyeuse et ardente reconnaissance échappé des lèvres brûlantes du saint apôtre : « *Cor suum maximum dederunt mihi Jesus et Maria, ut omnia mea in caritate ejus fiant.* Jésus et Marie m'ont donné leur auguste Cœur, pour que, de sa charité, procèdent et ma vie et mes œuvres. » D'où ces deux parties de notre discours : la réalité du don accordé à S. Jean Eudes, et l'usage qu'il en a fait.

I. — *Réalité du don accordé à S. Jean Eudes*

« Jésus et Marie m'ont donné leur Cœur », affirme le saint. C'est vraiment le cas de reprendre la parole célèbre de S. Paul : « *Si testimonium hominum accipimus...* Si nous nous inclinons devant le témoignage d'un homme..., » à plus forte raison accepterons-nous celui d'un saint, et de quel saint !

Voyez, du reste, avec quelle énergique fierté celui qui a été favorisé de ce don précieux le revendique en son Testament, autre insigne monument de sa dévotion reconnaissante envers les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Dans cet acte, dressé à Paris, le 24 avril 1671, — deux mois avant l'entrée de sainte Marguerite-Marie à la Visitation de Paray-le-Monial (20 juin), plus de deux ans avant que celle-ci n'eût reçu de Notre-Seigneur ses premières révélations, — notre saint, âgé déjà de 70 ans, dont trente au moins entièrement et inlassablement dévoués au culte des Sacrés Cœurs, « prosterné aux pieds sacrés de Jésus, comme aussi de la Reine du ciel », déclare : « En présence de tout le Paradis,... de toute l'étendue de ma volonté, je me donne à l'amour incompréhensible par lequel mon Jésus et ma toute bonne Mère m'ont donné leur très aimable Cœur, d'une manière spéciale, et en union de ce même amour, je donne ce Cœur, comme une chose qui est à moi, et dont je puis disposer pour la gloire de mon Dieu, je le donne, dis-je, à la petite Congrégation de Jésus et de Marie, pour être... le cœur, la vie, la règle des vrais enfants de cette Congrégation... Je le donne aussi, de même, à toutes mes chères Filles les Religieuses de N.-D. de Charité, aux Carmélites de Caen et de Dieppe, et à tous mes autres enfants spirituels... »

A part le testament d'amour, unique, incomparable, fait par Jésus lui-même à la Cène, et tout entier écrit de son sang divin, trouverait-on, dans l'histoire de l'Eglise, beaucoup de testaments d'une telle solennité, d'une telle magnificence ? Et quelle précision lumineuse, quelle netteté dans ces énergiques affirmations ! Face au ciel, face à la mort, à laquelle il songe en rédigeant ses dernières volontés, face à l'histoire dont il défie le jugement, face à l'Eglise dont il ne redoute pas l'infaillible autorité, le Saint affirme et proclame que Jésus et Marie lui ont donné leur très aimable Cœur et qu'il a le droit d'en disposer comme d'une chose sienne. Et nous comprenons l'exaltante allégresse, l'indicible gratitude qui inspirent son *Magnificat* enflammé : « *Gratias illis infinitas super inenarrabili dono ipsorum !* »

L'année suivante, dans cette mémorable lettre circulaire de 1672, véritable acte de naissance du culte public du Cœur de Jésus, où il enjoint à ses fils de célébrer avec toute la pompe liturgique possible la fête de ce divin Cœur, S. Jean Eudes tient à préciser que ce *don ineffable* lui a été fait dès l'origine même de sa Congrégation. Enfin, le 26 juillet 1680, trois semaines avant d'aller réaliser dans le ciel son rêve saintement ambitieux de bénir *in æternum et ultra* les Cœurs de Jésus et de Marie, si fidèlement servis, aimés et chantés par lui ici-bas, il achève son livre du *Cœur Admirable de la T. S. Mère de Dieu,* entrepris 28 ans auparavant, repris sans cesse et poursuivi au cours des rudes et laborieuses années écoulées depuis. C'est pour lui l'occasion d'exhaler un suprême et émouvant chant d'action de grâces : « O Mère de grâces,... je n'ai point de paroles qui puissent exprimer l'excellence infinie de la faveur incompréhensible que vous m'avez faite, lorsque vous nous avez donné, à mes confrères et à moi, le Cœur adorable de votre bien-aimé Fils, avant le vôtre tout aimant, pour être le cœur, la vie, la règle vivante de la Congrégation de Jésus et Marie. »

Le doute n'est pas possible : avec une conviction communicative, S. Jean Eudes revendique, sur les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, des droits que

seule une mission reçue d'En-haut lui permet de formuler.

II. — *Usage de ce don*

Il nous faut voir maintenant comment le saint a utilisé le don ineffable dont nous venons d'établir la réalité. Ici encore nous nous bornerons à recueillir, à cet égard, son propre témoignage.

On aura remarqué l'affirmation de son Testament, précédemment cité, dont celle-ci, empruntée à la conclusion du livre du *Cœur de la Mère Admirable,* peut être considérée comme la réplique : « Les Cœurs de Jésus et de Marie m'ont été donnés... pour *servir de cœur, de vie, de règle vivante* à la Congrégation de Jésus et Marie. » Et plus brièvement : « Pour que de ce Cœur procèdent ma vie à moi-même, et celle de mes œuvres, *ut omnia mea in caritate ejus fiant !* »

C'est chose comprise : S. Jean Eudes a *vécu* sa dévotion aux Sacrés Cœurs, comme il entend qu'elle devienne la vie de ses enfants et de ses œuvres.

1. — Elle serait resplendissante la vie du saint apôtre, étudiée à la lumière des Sacrés Cœurs !

a) Que de précieuses indications nous fourniraient, sur ce point, les *prières* qui lui étaient familières et qui témoignent des sentiments de son cœur ! — Son « *Ave Cor sanctissimum* », avec les ardentes protestations qui le terminent : « Je vous donne mon cœur, je vous l'immole ; recevez-le, possédez-le, purifiez-le, sanctifiez-le, pour que vous y viviez et régniez à jamais ! » — Son « *Benedictum sit Cor Amantissimum Jesu et Mariæ... in æternum et ultra !* » par lequel il souhaite de prolonger dans les siècles, et par delà les siècles, l'amour qui le consume et les louanges que cet amour lui inspire en l'honneur des Sacrés Cœurs. — Ecoutez-le encore : « O Jésus, Cœur de Marie, soyez le Cœur de mon cœur ! O Marie, Mère de Jésus, faites, s'il vous plaît, que je n'aie qu'un cœur, avec votre Fils bien-aimé et avec vous ! »

b) Que de nouvelles et non moins précieuses indications nous fournissent aussi les fragments échappés à la destruction, presque totale, hélas ! de sa vaste correspondance. S'il est vrai que le style c'est l'homme, un saint se trahit et se révèle à nous dans le sien. Qu'on en juge par ces quelques extraits de ses lettres, où l'ardent apôtre se montre à nous tout passionné pour l'extension dans les âmes, du règne d'amour des Sacrés Cœurs : « Mes très chères sœurs, Jésus, le très saint Cœur de Marie, soit la vie et la joie de vos cœurs pour jamais ! » — « Mes très chers frères, Jésus, le très saint Cœur de Marie, soit le nôtre pour jamais ! » — « Que Jésus et Marie soient le cœur de notre cœur ! »... Ce souhait enflammé exprimé, la lettre qui le suivait indiquait comment s'y prendre pour le réaliser, et elle s'achevait tout naturellement, et tout surnaturellement aussi : « C'est en l'amour sacré de leur très saint Cœur que je suis en vérité, sans réserve et pour jamais, à tous et à chacun en particulier, votre très indigne serviteur... » — « C'est en l'amour sacré du Cœur très saint de la Mère de Dieu, que je suis et serai éternellement tout vôtre, mes très chères filles... »

Remontons à la source de tous ces épanchements, de cette débordante tendresse surnaturelle, et nous parviendrons aux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie « *vie, règle vivante, cœur* » de notre saint.

c) L'amour des Sacrés Cœurs, mais n'est-ce pas lui qui donne à toute la vie apostolique de S. Jean Eudes son unité, sa splendeur, sa fécondité ? S'il nous était loisible de procéder ici à l'inventaire des sentiments de son cœur, il nous serait aisé d'y retrouver toutes les prédilections du Cœur de Jésus. Et nous serions en droit de dire de lui ce que S. Jean Chrysostome disait de S. Paul : *Cor Pauli, Cor Christi !* Le cœur de Jean Eudes, c'était bien le Cœur du Christ ! — A lui encore s'appliquerait l'heureuse comparaison dont lui-même aimait à se servir pour célébrer l'union parfaite du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie : ces deux lyres si bien harmonisées que, d'elles-mêmes, elles résonnaient à l'unisson. Comme Marie, Jean Eudes aimait ce que Jésus aime, haïssait ce qu'il hait, se réjouissait de ce qui le console, s'affligeait de ce qui le peine...

2. — Est-il besoin d'ajouter que cet inestimable trésor des Sacrés Cœurs, devenus sa *vie,* sa *règle vivante,* son *cœur,* le saint ne l'a pas jalousement conservé pour lui-même ? Ce trésor, il l'a fait fructifier ; il l'a transmis à ses fils et à ses filles, et par eux au monde entier.

Il entend que ses fils et ses filles partagent la mission que le ciel lui a confiée, étendent son apostolat et embrasent l'univers entier des flammes dévorantes des Cœurs de Jésus et de Marie, unique source de vie et de sainteté.

a) Aux fils, dont il se proclame « redevable à la prédilection des Cœurs de Jésus et de Marie », et dont l'œuvre « première et principale » est de former des prêtres, il recommande : « Surtout efforcez-vous de graver bien avant dans le cœur de tous les séminaristes, la dévotion spéciale au divin Cœur de Jésus et au saint Cœur de Marie, car la principale obligation des ecclésiastiques est de travailler au salut des âmes, et la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie est un moyen très puissant pour les conduire au ciel. »

Pour que les membres de sa Congrégation ne perdent jamais de vue que leur vie, leurs œuvres, leur apostolat doivent être, en quelque sorte, marqués au sceau des Sacrés Cœurs, il leur donne, comme blason, Jésus et Marie en un seul Cœur sommé d'une croix et entouré de lis et de roses.

b) A ses filles, d'une si grande noblesse à ses yeux, parce qu'elles sont « les Filles bien-aimées du Cœur très aimable de la Mère d'amour, qui n'est qu'un Cœur avec le Cœur divin de son Fils Jésus » ; à ses filles dont la vocation est d'imiter l'ardente charité dont le Cœur de Jésus est embrasé au regard des âmes, — il donne, pour armes, ce Cœur qu'elles doivent porter sur leur propre cœur, Cœur d'argent, où, entre les lys et les roses, se détache l'image de Marie tenant Jésus dans ses bras. Pouvait-il leur indiquer de façon plus expressive qu'elles ne doivent avoir qu'un seul cœur avec Jésus et Marie, et que ce sera surtout par leur tendresse maternelle, épanchement de la charité du Cœur de Jésus et de Marie, qu'elles accompliront dans les âmes leur tâche miséricordieuse et qu'elles y feront vivre et régner l'amour des Sacrés Cœurs ?

c) Au delà de ses familles religieuses, les ambitions apostoliques du Saint se portent sur le monde, qu'il rêve de gagner à sa chère dévotion. A cette fin, dans ses missions, il multipliera les confréries en l'honneur des Sacrés Cœurs ; il créera, au profit des âmes d'élite, la pieuse Société du Cœur de la Mère Admirable ; il répandra à profusion l'image de Notre-Dame des Cœurs, représentant les Sacrés Cœurs comme une fournaise d'amour destinée à embraser le ciel et la terre ; il imposera aux pierres elles-mêmes de chanter, à leur manière, la gloire de ces Cœurs très

aimants et très aimables, en érigeant en leur honneur chapelles et églises ; il composera ces admirables offices liturgiques qui aujourd'hui encore constituent l'un des plus beaux fleurons de sa resplendissante couronne : offices par lesquels les flammes d'amour qu'il a allumées dans les âmes, continuent à se propager dans la vie sociale et publique du peuple chrétien, pour y provoquer comme un immense incendie d'amour destiné à embraser et à consumer tous les cœurs...

* *

Le branle est désormais donné. Marguerite-Marie peut venir. Au puissant courant parti de Caen s'ajoutera celui plus puissant encore de Paray. C'est désormais un irrésistible mouvement qui entraîne l'univers entier vers les Sacrés Cœurs. Entrons-y pleinement nous-mêmes. Ce sera répondre au vœu le plus cher de celui qui, le premier, a eu l'honneur de rendre et de faire rendre aux Sacrés Cœurs un culte public, reconnu et consacré par l'Eglise, culte qui reste l'un des plus puissants moyens de sanctification personnelle et d'apostolat. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES JEUNES FILLES

IV

LA VRAIE PIÉTÉ DOIT ÊTRE CONQUÉRANTE

Mes chères enfants,

S'il est une âme qui incarna au plus haut point la piété, c'est bien la grande sainte Thérèse. Un cœur si chaud ne pouvait pas manquer d'être apôtre. Encore enfant, elle s'échappe de la maison paternelle, car elle va, dit-elle, prêcher l'Evangile aux infidèles. Et comme son sexe lui ferme les voies de l'apostolat lointain, elle sera apôtre dans le mystère de son cloître ; elle et ses filles amasseront des trésors de sacrifices et de prières qui, en vertu de la communion des saints, iront féconder les terres sauvages que François Xavier et ses compagnons arroseront de leurs sueurs et de leur sang.

Voilà le beau rôle de l'âme vraiment pieuse : sa piété doit être conquérante.

Le prêtre sans doute est, par devoir d'état, le conquérant des âmes. A lui d'abord de les éclairer, de les instruire ; à lui de les prendre comme par la main et de les remettre sur le chemin du ciel. Mais le prêtre ne peut suffire à tout. Il en est qui le redoutent comme l'appariteur funèbre ; d'autres échappent nécessairement à son action ; en un mot, son zèle ne peut atteindre toutes les âmes.

Pour mener à bonne fin l'œuvre dont il est chargé, il lui faut des auxiliaires, et ces auxiliaires, c'est vous, mes chères enfants.

Quelle belle mission le bon Dieu vous confie là !... Ne vous en plaignez pas.

Faire partager aux autres nos convictions et nos sentiments est un besoin inné en nous. Et plus nos convictions sont profondes, plus nos sentiments sont ardents, plus ce besoin est impérieux. Qui ne l'a éprouvé ?

Comment cet instinct irrésistible qui nous porte ainsi à répandre autour de nous nos pensées et nos aspirations les plus intimes, ne s'exercerait-il pas quand il s'agit de la vérité religieuse ? Quoi ! nous mettrions toute notre ardeur pour propager autour de nous des idées souvent insignifiantes, et nous resterions muets et indifférents quand c'est la gloire de Dieu et le salut des âmes qui sont en jeu ? Et quelles âmes ? Celles qui, parfois, nous sont plus chères que nous-mêmes !... En vérité, cela est impossible !

Dans cette œuvre sublime à laquelle Dieu vous associe à son action rédemptrice, armez-vous : 1° *de foi*, et 2° *de charité*.

I. — *Une foi vive*

Une personne pieuse qui veut être apôtre doit s'armer d'une foi vive.

1° *La foi nous dit que l'apostolat n'est pas une pratique de surérogation, mais un devoir que Dieu nous impose.*

L'apostolat n'est pas seulement une vertu sacerdotale, il est encore une vertu chrétienne ; il n'est pas un objet de luxe que l'on peut s'offrir si l'on en possède les moyens, mais dont il est permis aussi de se dispenser ; il est un devoir, comme l'amour de Dieu dont il est le perpétuel rayonnement, et bien loin d'être une œuvre de surérogation, il est un précepte faisant partie, comme la charité d'où il découle, de l'essence même de la doctrine catholique. « Comme il n'y a pas de chrétien sans amour, a dit Lacordaire, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme. »

Dieu ne nous a pas créés à l'état d'êtres isolés, indépendants les uns des autres. Il nous a placés dans une société où nous ne pouvons pas plus nous dispenser de donner que de recevoir.

L'humanité ressemble à l'une de ces machines merveilleuses où tous les rouages se commandent et ne reçoivent le mouvement que pour le transmettre.

Nous vivons par les autres et pour les autres. Personne de nous ne peut se vanter de ne subir aucune influence ; personne de nous ne peut s'affranchir de l'obligation d'exercer son influence. Tout l'ordre providentiel est là ; l'isolement est contre nature et l'égoïsme est un crime.

Vous ne pouvez donc pas vivre isolées les unes des autres, mes chères enfants, vous êtes faites pour vous fortifier l'une l'autre, comme des sœurs, et non pour vous désintéresser les unes des autres, comme des étrangères. Dieu nous fait une obligation de nous occuper de notre prochain, de son salut, de son âme, et Jésus-Christ nous fait un précepte de nous aimer, « un précepte nouveau », dit-il, car la société païenne, essentiellement égoïste, avait isolé l'homme, créé des castes et dit au maître : « Ne t'occupe pas de l'esclave, ce n'est pas une personne, mais une chose. Il n'est pas de la même nature que toi ! » Jésus-Christ a supprimé les castes et nous a appris qu'il n'y a pas deux sortes d'âmes, des âmes d'esclaves et des âmes libres, mais que toutes sont créées à l'image de Dieu, toutes rachetées par son sang et qu'elles doivent toutes s'aimer, étant égales devant Dieu. « C'est même à cela, dit-il, que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. »

Or, si je vous aime, je dois vous vouloir du bien. Quoi ! je vous aimerais, et quand je vous vois entraînées, je ne vous retiendrais pas sur la pente du mal ? Sous mes yeux, vous vous jetteriez à l'eau ou vous vous précipiteriez sous les roues d'une machine, et je ne vous arracherais pas au danger ? Et vous croyez que je serais en sûreté de conscience si je me contentais de vous dire : « Après tout, vous savez ce que vous avez à faire, vous êtes libres !... » Je manquerais au plus saint des devoirs.

2° *La foi nous dit que l'homme ne peut rien par lui-même pour convertir, mais que c'est la grâce seule qui touche les âmes.*

Dans une de ces lettres où le P. Lacordaire épanchait son âme d'apôtre, il écrivait : « Si tu avais rencontré des âmes non touchées de Dieu comme il y en a, tu verrais que l'homme ne peut rien pour convertir, que mille vies données dans une heure et une éloquence à faire pleurer le marbre n'y peuvent rien. »

« L'homme ne peut rien pour convertir ! » Et celui qui dit cela, c'est un des plus grands convertisseurs qui aient jamais paru sur la terre !

Les âmes se relèvent par la grâce, c'est-à-dire au moyen de cette force mystérieuse née du sang de Jésus-Christ, répandue d'un bout du monde à l'autre et mêlée à la substance même de l'humanité. Jésus-Christ, auteur et distributeur de la grâce, vient partout en aide à la pauvre nature humaine qui n'en peut plus, lui tend la main, la soulève au-dessus d'elle-même et lui donne le pouvoir de réaliser habituellement dans ses actes ce qui ne serait sans lui que de vagues désirs ou d'inutiles aspirations.

Cela est si vrai que les miracles eux-mêmes ne peuvent éclairer et convertir, s'ils ne sont pas accompagnés d'une grâce intérieure qui prépare les esprits et touche les cœurs. Vous pourriez emmener à Lourdes les incroyants que vous connaissez et les faire assister à ces guérisons merveilleuses et humainement inexplicables que la Vierge bénie y opère chaque année; vous pourriez leur ouvrir toutes grandes les portes du Bureau des constatations médicales et leur faire entendre le témoignage des plus hautes sommités scientifiques ; si vous n'avez pas prié pour que Dieu féconde ces moyens extraordinaires, ils seront inutiles. La preuve en a été faite plusieurs fois.

Elle l'a été du vivant même de Notre-Seigneur lorsque les Juifs, dans la synagogue de Capharnaüm, l'entourèrent de leurs murmures. Ils avaient même voulu, dans le transport de leur enthousiasme, le porter en triomphe et le proclamer roi. Mais voici qu'il leur demande de croire en une promesse très douce, celle de la Sainte Eucharistie. Aussitôt ces hommes changent d'attitude et de visage. Ils se répandent en invectives. Alors il leur dit : « Personne ne peut venir à moi si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire. Il a été écrit dans les Prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a écouté le Père et a appris de lui qui je suis, celui-là vient à moi. » (Jo., VI, 44). Et plus loin : « Il y en a parmi vous qui ne croient pas. C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, si mon Père ne lui en fait la grâce. »

3° *La foi nous dit que la prière est toute-puissante pour attirer la grâce qui convertit et qui sauve les âmes.*

Les âmes se relèvent par la prière, qui sollicite et obtient la grâce. Archimède, pour soulever le monde, demandait un point d'appui et un levier. Plus heureux qu'Archimède, nous avons un levier et un point d'appui pour soulever le monde moral et pour régénérer les âmes déchues de leur grandeur primitive : nous avons la prière qui commande à Dieu et qui adosse notre misère et notre faiblesse à sa bonté et à sa puissance infinies.

Deux personnes ont collaboré à la conversion de S. Augustin : S. Ambroise par ses instructions et sainte Monique par ses gémissements. A qui la postérité a-t-elle attribué le mérite de ce fait miraculeux ? Uniquement à celle qui a prié. Pas plus que les miracles, les raisonnements ne peuvent, par eux-mêmes, venir à bout des âmes. Il y faut la grâce de Dieu. Donc il y faut la prière.

Nous lisons dans la vie de S. Dominique que cet incomparable missionnaire se désolait de ne pas recueillir des fruits plus abondants près de ceux qu'il évangélisait. Il entendit un jour cette parole : « Tu sèmes et tu n'arroses pas ! » Il comprit le sens de cet avertissement céleste, et à partir de ce moment, se livra davantage à la prière. Quand il arrivait dans quelque maison de son Ordre, il choisissait la cellule qui était la plus proche de la chapelle, afin de pouvoir passer ses nuits devant le Saint-Sacrement. Là, seul avec son Maître, il faisait entendre de telles clameurs intérieures que la grâce descendait à flots sur ses travaux apostoliques. — Faisons de même, mes chères enfants, et n'oublions jamais qu'avant toute entreprise de zèle, il faut commencer par prier. Nous l'avons peut-être trop peu fait jusqu'ici. Est-ce que là ne serait pas la cause de notre insuccès ?

Soyons mieux inspirés à l'avenir. Comme S. Dominique, apprenons qu'il ne suffit pas de semer, mais qu'il faut encore et surtout arroser. Cette expérience sera douce, car, si elle nous fait constater la nécessité de la prière apostolique, elle nous en fera admirer les incomparables puissances.

J'insiste encore sur cette nécessité de la prière pour la conversion des âmes.

Voyez dans l'Evangile : que de miracles accomplis à la prière qu'adressent à Jésus des parents et des amis, en faveur de malades ou de morts ! La même force d'impétration demeure à la prière s'il s'agit de malades ou de morts spirituels.

La conversion d'une âme ne se fait que par la prière. Un phénomène si sublime ne peut descendre que d'En-haut. En effet, qu'est-ce qu'il y a de plus grand que cela, de plus grand que la venue de Dieu, de la vérité, de la grâce, succédant à la présence du démon, de l'erreur et du mal ? Rien ne se produit sans la prière ; mais, par la prière, la grâce a des ressources contre l'homme, quels que soient les égarements de celui-ci. Saul fut converti par la prière d'Etienne, Clovis par la prière de Clotilde, Augustin, nous venons de le voir, par la prière de Monique. Quelquefois une prière inconnue amène une conversion qui paraît spontanée. Henri Lacordaire est soudain touché de la grâce dans une église où il est rentré sans savoir pourquoi : Dieu lui appliquait le mérite d'une prière venue l'on ne sait d'où.

« Que d'âmes nous pouvons convertir par nos prières ! » s'écriait le Curé d'Ars. Et alors, il passait les nuits en prière, disant qu'il se reposait ainsi des fatigues du jour. Aussi les âmes ne lui résistaient pas et, selon le mot de l'un de ses paroissiens, « la grâce qu'il obtenait était si forte qu'elle allait chercher les pécheurs sans leur laisser un moment de repos. »

4° *La foi nous dit que l'apostolat est à la portée de toute âme chrétienne de bonne volonté.*

a) Qu'y a-t-il de plus facile que de pratiquer l'apostolat de la parole ? Il ne s'agit pas d'une parole militante, discuteuse, agressive, mais d'une parole douce, cordiale, persuasive ; d'une parole qui redresse les faux jugements, qui dissipe l'ignorance et les vieux préjugés ; d'un mot du cœur glissé sans bruit dans un moment d'abandon, d'intimité plus étroite.

Vous ne soupçonnez pas la puissance d'une simple parole jetée comme au hasard : elle peut préparer une conversion.

Un homme du monde racontait qu'il était revenu à la religion grâce à une parole qu'il avait entendue. Un jour, il parlait de la religion et en plaisantait aimablement. Une femme se mit à sourire : « Mon-

sieur, lui dit-elle, vous parlez de ce que vous ne connaissez pas, je ne vous vois jamais à l'église. » Et doucement, elle lui montra la vérité. Cet homme la reçut, et quand il fut revenu à Dieu, il disait lui-même : « Le grain de blé a dormi pendant quinze ans, mais il a mûri. »

Un grain de blé jeté dans le sillon par la main du laboureur, voilà à quoi je compare une parole de foi jetée sur une âme. De même que ce grain chétif, caché dans les plis de la terre, dort quelque temps dans l'obscurité, se développe lentement et ne devient un épi qu'après de longs mois ; ainsi, une parole de foi, jetée sur une âme, peut y dormir dix ans, vingt ans ; mais au jour et à l'heure que Dieu a marqués, elle germe, elle grandit, elle porte ses fruits.

b) Qu'y a-t-il de plus facile que de pratiquer l'apostolat du silence ?

Le silence est un moyen dont l'emploi n'exige ni génie ni talent ni habileté.

Vous êtes mêlées à une société qui prend plaisir à dénaturer les vérités religieuses, qui se rit de nos dogmes et de nos croyances, qui vous fait des questions ridicules et insensées. Le silence, qu'on appelle le langage des sots, est ici la raison des sages et il faut savoir s'y soumettre : d'abord, quand on ne sait rien de décisif à opposer à ses contradicteurs ; ensuite, quand on prévoit que les observations seront mal accueillies.

Il s'agit, avant tout, de faire du bien, d'opérer un rapprochement, de détruire un préjugé, de flétrir une erreur. Or, si vous n'avez pas de réponse lumineuse et péremptoire à donner à ceux qui vous interpellent, si d'autre part vous sentez que vos explications, au lieu d'attirer à la vérité, en éloigneront encore, demeurez silencieuses. Le silence aura cet avantage : il refroidira la verve de votre interlocuteur, et l'obligera à porter la conversation sur un autre sujet.

c) Quoi de plus facile que de pratiquer l'apostolat du bon exemple ?

La première qualité de l'apôtre, c'est de paraître aux yeux des hommes, — je ne dis pas assez : c'est d'être aux yeux de Dieu le modèle vivant de la vertu qu'il enseigne. Ce qui fait la puissance d'une parole, c'est l'appui d'une vie sainte. Il n'y a qu'une seule manière de faire du bien aux autres : c'est de porter dans sa personne les signes manifestes de son apostolat ; exalter l'humilité en étant humble soi-même, louer la pureté en se gardant de toute souillure, faire l'éloge de la charité sans avoir dans le cœur un soupçon d'inimitié ou de haine, prêcher la pauvreté en se désintéressant de toutes les choses d'ici-bas. Rien n'est plus facile que cet apostolat de l'exemple ; quand même ceux que vous voulez convertir se refuseraient de vous entendre, ils ne vous empêcheraient pas du moins de continuer silencieusement à être comme un signal qui leur montre la voie à suivre, comme un remords qui les réveille.

d) Qu'y a-t-il de plus facile que de pratiquer l'apostolat de la prière ?

Quand notre parole est sans puissance, notre exemple sans autorité, notre tendresse sans pénétration, nous pouvons encore, nous pouvons toujours ourdir, en faveur des âmes, la mystérieuse conspiration de la prière et obtenir de Dieu ce que ne peut conquérir notre zèle.

Il est raconté dans la vie du cardinal Lavigerie qu'un jour, causant familièrement avec un jardinier de Port-Mahon, qu'il savait fervent chrétien, il lui demanda : « Que faites-vous donc toute votre journée, mon ami ? — Trois choses, Monseigneur, répondit le Mahonais : je travaille, je mange, je prie ! — Et vous dormez aussi, je pense ? — Pas beaucoup. — Alors, que faites-vous donc la nuit ? — Je prie. — Et que dites-vous au bon Dieu ? — A peu près toujours la même chose : « Mon Dieu, vous avez beaucoup d'ennemis en Algérie ; mais vous êtes si bon, si bon, que n'y eût-il qu'une âme, aussi misérable que la mienne, pour vous demander que votre règne arrive sur la terre, vous exauceriez ma prière et que vous feriez triompher votre cause. »

II. — *Une grande charité*

1° *La charité nous fait un devoir de nous intéresser aux pauvres pécheurs, surtout quand il s'agit de nos proches.*

C'est un fait évident et palpable aujourd'hui que celui des deux sexes qui doit particulièrement à l'autre l'exemple du devoir accompli, le néglige trop souvent. Sans doute, Dieu s'est réservé partout un certain nombre d'hommes qui pratiquent courageusement leur religion. Mais qu'il est petit le nombre de ces courageux témoins de Jésus-Christ ! L'immense majorité des hommes relèguent Dieu dans son éternité, et sa religion dans ses temples à l'usage des femmes. Dans la voie du salut, ils tournent le dos à leurs mères, à leurs épouses, à leurs sœurs, et l'on dirait vraiment que le genre humain est divisé en deux parts, dont l'une se donne le privilège de dédaigner ce que l'autre croit et vénère.

C'est là un spectacle bien triste. Cependant il y a quelque chose de plus triste encore : c'est cette résignation froide, et qui accuse un manque de cœur, avec laquelle certaines femmes chrétiennes envisagent ce malheur.

Hélas ! c'est une chose qui semble admise pratiquement dans un grand nombre de familles, que le père, l'époux peuvent se passer de religion ; que le fils lui-même, dès qu'il a fait sa Communion, comme on dit, peut en finir avec les pratiques religieuses ; qu'aussitôt qu'il a quitté les bancs de l'école et du catéchisme, il peut déserter la discipline chrétienne, dire adieu à l'Eglise, à ses pratiques et à ses enseignements. Et des femmes, chrétiennes d'ailleurs, des mères, des épouses, des sœurs, en prennent leur parti. Elles vous diront sans façon, en parlant de leur père, de leur mari, de leur frère : « Il n'a pas de religion, il est comme tant d'autres ! » Quel langage ! Vous en parlez bien à votre aise ! Quoi ! Vous n'êtes pas plus préoccupées, plus alarmées que cela de cette rupture établie entre Dieu et les vôtres ? Alors, en vous entendant, je conclus, sans crainte de vous juger témérairement, que vous êtes de singulières chrétiennes et que votre piété est une singulière piété. Vous abandonnez vos hommes à eux-mêmes et au torrent de la coutume, en ce qui touche leurs devoirs envers Dieu ; leur indifférence vous laisse calmes ; vous ne tenez pas absolument à ce qu'ils aiment et servent le même Dieu que vous ? C'est donc que vous n'êtes pas bien persuadées de la nécessité de la religion, et que vous êtes beaucoup moins chrétiennes que vous n'en avez l'air.

Il est deux choses, mes chères enfants, que vous ne devez pas oublier : la première, c'est que ces hommes sans religion qui vous entourent ont encore quelque étincelle de foi, et avec cela beaucoup d'affection pour vous ; la seconde, c'est que si vous goûtez vraiment la vérité, si vous l'aimez, vous devez brûler du désir de la leur faire voir et aimer.

Si vous êtes heureuses du privilège qui a fait de

vous des chrétiennes attachées à leur foi, si, en même temps, vous aimez pour tout de bon ceux qui vous entourent, c'est-à-dire si vous aimez en eux l'âme immortelle qui a une destinée à connaître et à atteindre et qui ne saurait la manquer sans encourir les plus certaines et les plus affreuses conséquences, vous devez avoir sans cesse devant les yeux l'image du péril que courent ces âmes si chères. Et si une telle situation était fatale et irrémédiable, il devrait y avoir là, pour vous, la source d'une douleur à bannir pour jamais le sourire de vos lèvres ! Mais à cette situation il y a un remède : c'est le retour à la vérité religieuse ; et ce remède, c'est à vous de le faire accepter. Votre foi religieuse et votre tendresse se réunissent ici pour vous en faire le plus impérieux des devoirs.

2o *La charité dans l'apostolat doit aller jusqu'au don de soi et au dévouement.*

Le cœur se gagne par tout témoignage d'amour, par un sourire, par une bonne parole, et, d'une façon générale, par la manière de donner et de rendre service. Il se gagne toutes les fois qu'il trouve chez celui qui est devant lui, qui l'invite, qui le prie, ce sentiment si doux et si puissant qu'est l'amour, et qui se manifeste sous l'une des mille formes du dévouement.

La science de l'apostolat consiste donc à aimer jusqu'au dévouement. L'amour donne accès jusqu'au fond des cœurs et permet d'y déposer les germes du bien. « Telle est la règle de l'Evangile, dit Bossuet : il faut que nous donnions à ceux que nous voulons gagner à Jésus-Christ. Voulons-nous les assujettir, il faut nous assujettir à leur service ; et nous devons pour ainsi dire être leur conquête, pour les rendre capables d'être la nôtre. »

On a vu des malades convertis à la religion par le spectacle du dévouement qu'une sœur de charité leur témoignait. En preuve, ce vieil officier dont j'ai lu quelque part ce trait touchant que je vous demande la permission de raconter.

Blessé mortellement, on l'avait transporté dans un hôpital et confié à la garde d'une religieuse qui lui prodiguait les soins les plus affectueux. Durant une longue vie passée dans les camps, il n'avait jamais songé à la religion. La sœur avec bonté lui insinua qu'il était temps de penser à Dieu. L'officier répondit qu'il n'en sentait ni le besoin ni l'opportunité. La sœur crut devoir insister et lui parla de Dieu avec un langage convaincu, persuasif ; puis elle lui demanda : « Etes-vous catholique ou protestant ? — Je n'en sais trop rien, dit l'officier, mais je crois bien que je suis protestant. — Faut-il faire venir un prêtre catholique ? reprit la sœur. — Quelle est votre religion ? repartit l'officier. — La religion catholique. — Alors amenez-moi un prêtre catholique. »

Le prêtre arriva et s'approchant du lit du mourant, il lui dit : « Croyez-vous qu'il y a un Dieu ? — Oui, je crois qu'il y a un Dieu qui a fait ce monde. — Croyez-vous à trois personnes en Dieu ? — Je n'en sais rien. » Le prêtre donna quelques explications au mourant et celui-ci, regardant la sœur : « Croyez-vous cela, ma sœur ? — Oui, répondit-elle. — J'y crois aussi, » ajouta l'officier. Le prêtre parla ensuite des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, des dogmes principaux de la foi, et à chaque explication le malade, s'adressant à la sœur de charité, lui demandait si elle y croyait et, sur sa réponse affirmative, il répondait : « J'y crois. »

Voyez-vous ici la puissance de la vertu, de la charité, du dévouement ? Voilà un homme qui a vécu de longues années dans l'irréligion, dans l'oubli de Dieu, dans l'ignorance des vérités sacrées ; cloué sur un lit de souffrances, il voit près de lui une sœur qui l'aime comme un frère, qui le soigne avec tendresse, qui se dévoue pour lui, et ravi, subjugué par le spectacle d'une vertu si parfaite, il devient catholique.

Il est donc vrai, mes chères enfants, que le dévouement est tout-puissant pour la conversion des âmes.

3o *La charité dans l'apostolat doit s'armer de patience et de constance.*

A l'affection, que votre dévouement joigne la patience et la constance. Certaines personnes se dévouent pour ceux qu'elles aiment, pendant quelques mois ou quelques années ; puis, un jour, lassées, écœurées, découragées par le peu d'écho que trouve leur dévouement, par le manque de retour dont elles sont l'objet, elles changent de manière de faire... C'est une faute. En un moment, elles perdent le fruit de nombreux sacrifices et éloignent peut-être du devoir pour toujours ceux qu'elles avaient travaillé à en rapprocher.

Oh ! je ne me fais pas illusion. Il est amer de se dévouer constamment pour des êtres égoïstes parfois jusqu'à se croire dus les égards, les prévenances, les sacrifices qu'on s'impose pour eux. Il est pénible de se dévouer sans compensation pour des cœurs qui vous paient d'ingratitude ou d'indifférence. Humainement, ce dévouement est impossible ; à certaines heures, il se lasse, le dégoût l'emporte. Mais aussi, ne devons-nous pas toujours considérer, à travers l'écorce repoussante, l'âme immortelle qu'il faut sauver, conduire au ciel ? Cette pensée de foi peut seule soutenir la patience et garder au cœur la constance du sacrifice.

Mes chères enfants, vous ne vous laisserez donc rebuter ni décourager par rien dans votre apostolat. Lorsque vous sentirez votre cœur plein de tristesse, vous irez pleurer sur le cœur de Dieu. Si les forces vous trahissent, vous lui demanderez de vous aider, et regardant la croix, vous direz avec foi à Jésus : « Il faut que ce soit pour vous, mon Dieu ! Mais à cause de vous et pour vous je me dévouerai encore, je continuerai à me dépenser pour cette âme, quoique en l'aimant je n'en sois pas mieux aimée. »

4o *La charité parfaite dans l'apostolat doit se manifester surtout par le sacrifice.*

Le sacrifice ! Mot à la fois terrible et passionnant ! Chose à la fois effrayante et désirable ! Il me faut vous en parler, mes chères enfants, car il n'y a point d'apostolat possible sans lui ; vous le comprenez, j'en suis sûr. On ne peut pas sauver les âmes autrement que par Jésus-Christ ; il y faut des larmes et quelquefois du sang.

Je vous entends donc me dire :

Prêtre de Jésus-Christ, parle-nous de la Croix !
Parle-nous de la Croix, de cette Croix austère,
Que ton Maître a portée au sommet du Calvaire,
Que porte le vulgaire et que porte le roi,
Que tu portes toi-même, et que je porte, moi !

Oui, parlons du sacrifice : moyen douloureux, mais tout-puissant, d'apostolat.

L'apostolat du sacrifice nous élève à la dignité incomparable d'associés de Jésus dans l'œuvre du salut de l'humanité. Il nous fait ses co-rédempteurs. De même que Marie, sa très sainte Mère, debout au pied de sa croix sanglante, unissait ses douleurs indicibles à celles de son Fils et coopérait ainsi au